

*The Workshop of the World*, par J.-D. CHAMBERS. Un vol., 4¼ po. x 6¾, relié, 239 pages. — THE OXFORD UNIVERSITY PRESS, 480, avenue University, Toronto 2, 1961. (\$1.35)

Camille Martin

Volume 38, numéro 2, juillet–septembre 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001799ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001799ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, C. (1962). Compte rendu de [*The Workshop of the World*, par J.-D. CHAMBERS. Un vol., 4¼ po. x 6¾, relié, 239 pages. — THE OXFORD UNIVERSITY PRESS, 480, avenue University, Toronto 2, 1961. (\$1.35)]. *L'Actualité économique*, 38(2), 314–315. <https://doi.org/10.7202/1001799ar>

L'ouvrage de Vanek n'est pas un manuel et ne doit pas être analysé comme tel. Il n'en reste pas moins, croyons-nous, qu'on peut lui adresser deux séries de critiques. La première a trait aux constructions graphiques. Le seul et unique but des graphiques est de faciliter la compréhension d'un phénomène ou d'une théorie. Si ce phénomène ou cette théorie ne peuvent pas se traduire par une construction simple, il vaut mieux ne pas y recourir. On peut reprocher à l'auteur d'avoir fait un usage trop abondant de la géométrie. Il convient de se rappeler qu'il n'est pas nécessaire d'être obscur pour être savant.

La deuxième critique a trait au plan de l'ouvrage. Sous certains aspects, celui-ci ne nous paraît pas très logique. Répétons-le, l'ouvrage de Vanek n'est pas un manuel. Néanmoins, attendre au chapitre onze pour montrer ce qui amène les diverses nations à se spécialiser, heurtera sans doute les esprits cartésiens.

Signalons, en terminant, l'excellent chapitre sur la spéculation et la stabilité sur le marché des changes.

Bernard Bonin

**The Workshop of the World**, par J.-D. CHAMBERS. Un vol., 4¼ po. × 6¾, relié, 239 pages. — THE OXFORD UNIVERSITY PRESS, 480, avenue University, Toronto 2, 1961. (\$1.35).

Des facteurs d'ordre historique et d'autres d'ordre géographique ont permis à l'Angleterre de jouer le rôle de pionnier de la révolution industrielle. La période durant laquelle ce pays peut être considéré comme l'atelier du monde est sujette à diverses interprétations. Ici, l'auteur la situe entre 1820 et 1880. C'est donc l'histoire économique de l'Angleterre entre ces deux dates qu'il retrace pour le lecteur.

Au début de la période, l'Angleterre est aux prises avec les difficultés de l'effort de transition entre une économie primitive, basée sur l'agriculture et le commerce, et celle d'un état industriel moderne. C'est la première fois dans l'histoire qu'une grande nation fonde sa prospérité sur la production de masse pour le marché international; la première fois, aussi, que le rythme d'augmentation de la production dépasse sensiblement celui de la population et que se prépare une pareille élévation du niveau de vie.

Il ne faudrait pas conclure qu'avec la période étudiée ici se termine la suprématie économique de la Grande-Bretagne; au contraire, à certains points de vue, cette suprématie s'est affirmée encore davantage par la suite. Mais elle repose maintenant sur les services à l'échelle mondiale que la Grande-Bretagne assure, grâce à ses moyens de transport, à ses agences de crédit et aux relations qu'elle entretient avec les pays de son empire. L'ancien atelier du monde ne détient plus alors un monopole virtuel de fourniture de produits industriels, et deux éléments vitaux de son commerce d'exportation sont des matières premières: le charbon et la viande d'Australie. Le Royaume-Uni, pionnier de la révolution industrielle a fait place au Royaume-Uni banquier, marchand et agent de transport du monde entier.

Les principaux phénomènes de la révolution industrielle qui ont le plus retenu l'attention de l'auteur sont l'avènement de la machine et les développements de

l'industrie des transports, la transformation qui s'est opérée en agriculture, les répercussions sur le commerce extérieur et la politique fiscale, les progrès du crédit et la naissance de l'entreprise à capital social, les changements survenus dans la population et la croissance des villes, les aspects nouveaux du problème du travail.

Camille Martin

**The Real National Income of Soviet Russia since 1928**, par ABRAM BERGSON. Un vol., 6¼ po. × 9½, relié, 472 pages. — S.-J. REGINALD SAUNDERS AND CO. LTD., Toronto. (\$10.50).

Pour pouvoir publier ce livre l'auteur fut obligé de faire face aux difficultés dues, surtout, aux lacunes de la documentation disponible. En U.R.S.S., en effet, les statistiques du revenu national sont compilées suivant un plan ne prévoyant que des données générales, tandis que les détails que les gouvernements occidentaux considèrent comme des instruments indispensables pour le contrôle et l'étude du revenu national sont pratiquement inexistantes. Conformément à la théorie marxiste on y établit, en outre, des distinctions, parfois arbitraires, entre l'activité productive et improductive, et les économistes soviétiques excluent fréquemment de leurs calculs les services à l'échelle individuelle et nationale.

L'auteur a essayé, en somme, d'appliquer les méthodes occidentales à une économie totalement différente tout en s'efforçant d'éliminer les erreurs pouvant découler des variations de la valeur de la monnaie et de l'ajustement artificiel des prix; il a cherché aussi à classer, selon leur fonction et leur importance, certains organismes et institutions propres au système soviétique.

A. Bergson fait débiter son travail en 1928, année qui a marqué le début du premier plan quinquennal. Il s'attache, par la suite, à prendre en considération les années limites des plans successifs et à étudier tout particulièrement la période d'avant et d'après la dernière guerre mondiale, ainsi que les données disponibles pour l'année 1955. L'auteur établit, pour ces époques, des comparaisons entre les progrès économiques des États-Unis et ceux de l'U.R.S.S., et constate un curieux parallélisme qui s'est manifesté dans les deux pays, surtout au cours de certaines périodes marquées par la baisse de la consommation per capita.

A. Bergson s'abstient cependant de généralisations hâtives et se contente de présenter des données qu'il a pu obtenir en formulant de nombreuses réserves et en soulignant l'importance de l'inévitable marge d'erreur. De son ouvrage, il ressort clairement que, tout en étant plus avancée sur le plan de l'évolution économique que ne le croient certains observateurs, l'U.R.S.S. n'a pas encore rattrapé son immense retard historique, mais qu'elle le comble avec une rapidité surprenante.

Une série de tableaux statistiques représentant une intéressante source de documentation, ainsi qu'une abondante bibliographie, complètent cet ouvrage assez unique en son genre.

Alice Poznanska